

**LA LANGUE FRANÇAISE AU FÉMININ  
DANS *MISTIRIJO ; LA MANGEUSE D'ÂME*  
DE DJAÏLI AMADOU AMAL ET  
*LE CHRIST SELON L'AFRIQUE* DE CALIXTHE BEYALA**

---

**Cliford OFON ABAH**  
[Ofonabah@gmail.com](mailto:Ofonabah@gmail.com)  
**Samantha KEMAN ABOTA**  
[Keman450@yahoo.fr](mailto:Keman450@yahoo.fr)  
Université de Maroua, Cameroun

**Abstract:** *Changes in mentalities and the advent of globalization has led to insufficient linguistic resources in the French language to express some realities relative to women. This has led to an appropriation of the French language by women and particularly the female Cameroonian writer. From This observation, our questioning may carry on the various forms that these linguistic appropriations could have and their underlying meanings. The theory of variationism and the descriptive method are used. The conclusion drawn from this is that the modification of linguistic norms noted in literary texts written by female Cameroonian writers is aimed at claiming a co-propriety of linguistic norms, gender equality and the use of language as a weapon against social inequalities.*

**Keywords:** *linguistic appropriation, individuation, linguistic féminisation, linguistic identity.*

### **Introduction**

Si hier la place de la femme africaine était généralement dans la cuisine, aujourd'hui les données semblent avoirs changées. Il y a fort longtemps la femme a été frustrée par les traditions, cultures et religions établies selon les dictats de l'homme qui parfois touchent à sa dignité et la réduit au mutisme permanent. Poussée aux derniers retranchements, la femme africaine semble avoir arraché la parole à elle refusée pour exprimer les frustrations et les peines qu'elle vit au quotidien. Cette appropriation de la langue française par la femme africaine lui permet en ses mots d'exprimer ses souffrances. C'est dans cette optique que nous situons notre sujet intitulé : « La langue française au féminin dans *Mistirijo la mangeuse d'âme* de Djaili Amadou Amal et *Le Christ selon l'Afrique* de Calixthe Beyala ». Dans la suite de notre réflexion, les œuvres du corpus correspondront respectivement aux abréviations : *MLMA*, *LCSA* et *Walaande*. Selon Simo Souop (2009 :

18) « les seules références valables tant pour l'écrit que pour l'oral sont longtemps restées les textes écrits (livres) ». Aujourd'hui, ces livres qui sont supposés promouvoir la norme référentielle sont devenus le lieu où on note de plus en plus les écarts linguistiques. Les écrivains ont montré le chemin, les écrivaines enjambent leurs pas. La question centrale qui découle de ce constat est celle de savoir si l'écart dans l'usage féminin de la langue française est une manière d'exprimer la revendication féministe ou une tentative de mise en relief de l'identité non seulement culturelle mais aussi individuelle de la femme camerounaise. De ces questions ressortent les hypothèses suivantes. L'écart observé dans l'usage féminin de la langue française est une volonté manifeste par les écrivaines camerounaises de manifester la revendication de la cause féminine. La déconstruction, reconstruction de la langue de Richelieu dans le roman féminin camerounais est une manœuvre qui vise à mettre en relief non seulement l'identité culturelle de ces romancières mais aussi leur identité féminine. Ce travail envisage d'analyser l'usage féminin de la langue française par les romancières camerounaises. Il a pour objectif de décrire et d'analyser les implications des écarts langagiers observés dans le roman féminin camerounais. Pour ce faire, la Théorie variationniste de William Labov semble appropriée. Créée par le linguiste Américain W. Labov, le variationnisme s'inscrit dans un protocole scientifique tout comme les sciences expérimentales qui partent de l'observation à l'analyse avant le résultat. Elle met l'accent sur le fait que les variations observées dans les productions des usagers de la langue sont motivées par les phénomènes hors de la langue tel que la classe sociale, l'âge, le sexe, la région, le temps, le contexte et même le canal. Afin de permettre une rédaction fluide et pertinente, la méthode variationniste qui se veut descriptive se trouve être la mieux appropriée. Cette dernière met l'accent sur l'hétérogénéité des pratiques linguistiques, ce qui va de pair avec le thème central abordé dans le cas présent. Cette méthode nous donne une démarche à la fois descriptive et synchronique c'est-à-dire non normative et différentielle. À cette méthode nous joignons la grille d'analyse IFA qui se fonde sur la typologie de l'écart. Il s'agit dans ce sens des écarts par rapport au français standard globalement appréhendé comme norme de référence.

## **1. Des marques de l'appropriation linguistique féminine**

La langue française en Afrique sub-saharienne est de plus en plus influencée par des vents du renouveau tels que la francophonie ou encore la francographie africaine. En effet, les locuteurs procèdent dans cette partie du globe à un marquage caractérisé et caractéristique de la langue française, en d'autres termes à une appropriation de cette langue. Le terme « Appropriation linguistique » dénote un emploi contextualisé de la langue, procédant ainsi à la création d'une norme au sein de la norme. Cette définition explique bien le fait que **Yacine** parle de langue française comme d'un « butin de guerre », ce qui permet de peindre de manière assez fidèle la façon dont les locuteurs francophones ont fait de la langue française un bien acquis, issu d'une colonisation passée. Aussi remarque-t-on une féminisation de la langue française par les écrivaines camerounaises qui se traduit par des emprunts linguistiques, des néologismes, des écarts morphosyntaxiques ainsi que le processus de translation linguistique.

### **1.1. Les types d'emprunts**

Vecteur d'une culture et outil de communication, une langue ne peut que décrire les réalités propres à son environnement. Ainsi, il est difficile d'utiliser convenablement

une langue étrangère pour décrire les réalités qui n'existent pas dans cette langue ce qui pousse les usagers des langues à emprunter les mots dans d'autres langues où la réalité qu'ils veulent décrire existe. Le dictionnaire linguistique relève qu'

« Il y a emprunt linguistique quand un parler « A » utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (dit langue source) et que « A » ne possédait pas ; l'unité ou le trait emprunté sont eux-mêmes qualifiés d'emprunt. » (Dubois et al., 1994 : 117)

Ainsi, à en croire Dubois et al. (1994 : 117), l'emprunt implique la présence de deux langues et se fait dans les circonstances où le locuteur est bilingue car pour emprunter d'une langue A vers une langue B, il faut absolument que l'usager connaisse le sens du mot à emprunter et comment l'employer dans la langue emprunteuse.

Sarale (2008 : 149) est de l'avis que l'emprunt est « une réalité propre à une autre culture, qui permet à un locuteur de s'approprier un objet en lui donnant un nom ». Autrement dit, le locuteur ne fait pas qu'importer l'élément linguistique étranger, mais également la réalité y afférent. L'emprunt linguistique fait office de stratégie linguistique qui permet au locuteur de se démarquer et de faire connaître ses origines socioculturelles ainsi que ses appartenances idéologiques. La langue française en Afrique tire sa particularité principale de ce processus. Dans les œuvres littéraires camerounaises, les femmes ne manquent pas d'employer cette stratégie dans leur quête d'une certaine reconnaissance culturelle mais aussi intellectuelle.

L'emprunt lexical renvoi tout simplement à la présence d'un mot provenant d'une langue A présent dans une conversation en une langue B. Chadelet (1996 : 17) note qu'il a une triple valeur dans le discours : Une valeur d'usage (il comble les lacunes), une valeur linguistique et une valeur stylistique. L'emprunt lexical offre par conséquent la possibilité au locuteur d'enrichir son discours mais également de le rendre unique. Dans le corpus, les emprunts lexicaux proviennent non seulement des langues étrangères, mais aussi des langues nationales. Ces emprunts marquent la particularité des écrivaines camerounaises et constitue l'affirmation de l'identité féminine.

### 1.1.1. Les emprunts aux langues étrangères

Les emprunts aux langues étrangères intégrées dans les travaux des écrivaines camerounaises est le reflet du multilinguisme qui caractérise l'environnement linguistique camerounais. Considérons à titre d'illustration les extraits suivants.

(1) « Est-ce que c'est avec la connaissance de vos ancêtres que je soigne vos *Neisse Diaz Gonnorbea*, vos *Staphilococcus aureus*, vos *chlamydiae vaginalis* ? Et surtout toi Homotype tu es aussi ingrat que ton père- paix à son âme – qui ne valait pas mieux que toi. » (LCSA : 17).

(2) « Je me sentais particulièrement à l'aise le dimanche en question car M'am Dorotha était devenu mon *homo Faber*. » (LCSA : 203).

(3) « *Soubahanallah* ! qu'*allah* nous accorde sa miséricorde, nous délivre de tout mal et guérisse notre enfant. » (MLMA : 120)

(4) « *Assalamou Aleykoum* mes frères » (MLMA : 90)

De manière générale, l'emploi des langues classiques au sein des œuvres littéraires francophones (africaines particulièrement) soulignent une critique des comportements de la

communauté des « intellectuels » africains qui ont recours au latin ou encore à la langue grecque dans le but de démontrer leur supériorité vis-à-vis de leurs compatriotes. Il est également important de noter que chez les écrivaines francophones à l'instar de Beyala, la capacité de manier ces langues indique les aptitudes intellectuelles de cette auteure féministe.

*Soubanallah* dans l'exemple (3) est une expression arabe qui signifie « gloire à Dieu ». Elle est généralement employée dans le nord Cameroun par les musulmans ainsi que les chrétiens pour exprimer la surprise. Dans l'extrait (4), le mot « *assalamoualeykoum* » signifie « que la paix de dieu soit avec vous » cette expression est employée dans les régions sahéennes du Cameroun pour saluer. Mis à part la volonté d'exprimer son identité religieuse qui se laisse voir en filigrane, l'auteure de *Mumyal* est dans une logique d'appropriation et d'adaptation de la langue française. Tout comme Beyala, elle emploie la langue arabe, langue de la religion musulmane non seulement pour rendre son discours unique mais aussi pour donner à son discours une touche de supériorité langagière. C'est la preuve que tout comme les hommes, les femmes peuvent aussi manier la langue pour exprimer leurs réalités à elles.

### 1.1.2. L'emprunt aux langues et parlers locaux

À côté des langues étrangères, cohabitent plusieurs langues nationales et parlers hybrides. Dans notre corpus, on note un mélange du Cam français, du pidgin English et fulfulde. Considérons les illustrations dans les extraits suivants.

(5) « A Mayel Djabi, les murs sont en *poto-poto*, les toits en chaume et les palissade en *sekeo*. » (MLMA : 37)

(6) « Avoue que tu as plutôt eu pitié de lui. Ou alors serait – ce ton *pulaaku* qui a fini par prendre le dessus sur ton cœur d'autant plus que... la personne était absente. » (MLMA : 79)

(7) « A Mayel Djabi, les murs sont en *poto-poto*, les toits en chaume et les palissade en *sekeo*. » (MLMA : 37)

Dans les occurrences qui précèdent, les items en italique sont empruntés au fulfulde qui est une langue véhiculaire dans les trois régions qui constituent la zone du grand Nord au Cameroun. *Sekeo* dans l'exemple (5), renvoie à une palissade ou clôture tissée et utilisée pour la délimitation des espaces ou terrains en contexte sahéien. Ce matériel local est par ailleurs utilisé pour la construction des toits traditionnels par les populations en quête de fraîcheur en de saison sèche. Le *pulaaku* en (6) désigne l'ensemble des règles de bienséance dans la communauté peule tandis que *poto-poto* dans l'exemple (7) désigne la boue. Mot issue du pidgin English qui est un parler hybrides et véhiculaire de grande diffusion, il s'agit d'un mélange de l'eau de la terre rouge généralement utilisée dans les constructions des cases en Afrique. À part le fait que la langue française n'ait pas de mots pouvant exprimer sans ambiguïté ces réalités décrites par Djaili, on note qu'elle emprunte des mots donnant une image dégradante ou encore des mots qui emprisonnent les femmes dans un ensemble de règles. *Mistirijjo* est une sorcière mangeuse d'âme mais on ne voit pas le masculin de ce mot tout au long du texte. Djaili vulgarise ces mots dégradants comme une sorte de résistance non seulement culturelle mais aussi langagière vis-à-vis de la femme sahéienne.

(8) « Nous n'étions pas des *boutoukous* idiots. Nous regardions la télévision et connaissions parfaitement le profil psychologique des violeurs récidivistes allemands et des meurtriers multirécidivistes américains. » (*LCSA* : 173)

(9) « Tu parles d'une Blanche. Paraît que dans leur France, c'est *wanda-étonnant*. Pour manger ils vont à la soupe populaire. Je l'ai vu à la télévision. Elle vient ici faire sa Madame-est-servie alors qu'elle n'est rien, rien du tout. » (*LCSA* : 46)

Le mot *boutoukou* (8) inséré dans la langue française, issu du pidgin English qui est la résultante du contact des langues veut tout simplement dire « idiot » ou alors « lent à la réflexion ». Quant à *wanda-étonnant* (9), d'une composition du mot issue du Camfranglais « wanda » (signifie être surpris face à une situation inattendue) et « étonnant » qui est un mot de la langue française qui exprime la surprise face à une situation. Le fait que ce mot soit composé d'un emprunt et d'un mot issu de la langue française laisse penser à un emprunt de type intégré. Ce mot créé qui trouve ses sources dans le pidgin English et le français est une façon langagière pour l'écrivain camerounaises de se révolter non seulement contre la norme linguistique mais plus particulièrement contre la norme sociale patriarcale qui l'exclut et la renvoie au second plan. Ainsi dans l'inaptitude de trouver les mots justes qui expriment les réalités propres à elle, l'écrivaine camerounaise pour exprimer son identité féminine fait recours aux emprunts pour combler le blanc linguistique.

## 1.2. Les néologismes

Les femmes se distinguent dans leur façon d'utiliser la langue française en y introduisant des créations linguistiques. Tel est le cas du néologisme présent dans la littérature féminine camerounaise. Le néologisme découle du processus de néologie qui a pour objectif de faire évoluer la langue en y ajoutant des mots ou encore des sens nouveaux. Il s'agit en d'autres termes « d'un mot ou un sens nouveau qui a vu le jour suite au processus de renouvellement » (Bouzidi, 2010 : 2). Ce dernier poursuit en affirmant qu'il existe une relation étroite entre le choix des mots et la situation psycho-sociolinguistique de l'auteur.

(10) « On créa des spécialités indigènes : il y eut des qui rendaient des cultes étranges à la madone et des *christologues* capables de vous dire ce que Jésus mangeait. » (*LCSA* : 24).

(11) « Puis un jour, alors que j'en avais assez des « Olivia ceci, Olivia cela », je me retrouvai avenue de la liberté avec ses immeubles poisseux mais à étages, ses jungles bar où se réfrigéraient des nègres *blanchisés* ainsi que des français grands consommateurs de prostituées. » (*LCSA* : 99)

(12) « Alors l'égyptologue se mit à *charabiaser*, à *onomatoper*, sans pouvoir articuler une phrase compréhensible. » (*LCSA* : 122)

Les items (10, 11, et 12) dénotent de façon respective un expert en un domaine, une métamorphose ainsi qu'une action. Les auteures peuvent également innover d'un point de vue linguistique en associant deux ou plusieurs mots en un par le processus de composition.

(13) « Mina et moi le suspectons de vouloir se transformer en un de ces *Monsieur sort-le-chien* que des Blanches épousaient et emmenaient en Europe. » (*LCSA* : 95)

(14) « Il comprend pourquoi ses compatriotes ont surnommé ironiquement la compagnie *air-peut-être*. » (*MLMA* : 87)

Dans l'illustration (14), *air-peut-être* désigne la compagnie aérienne du Cameroun. L'auteur crée ce mot pour designer cette compagnie à cause de son inconsistance.

À travers ces créations qui émanent de l'esprit de l'auteur, le lecteur est capable de distinguer les avis que ce dernier a sur des thématiques socioculturelles. Les néologismes peuvent également se présenter à travers une resémantisation de termes déjà existants. Les extraits suivants en sont des illustrations palpables :

(15) « Et le voisinage tout entier se prépare à la bataille. Bien sûr que Goggo Aissa a mangé Moussa. Doddo ne peut se tromper. » (*MLMA* : p.15)

(16) « Les femmes qui ont fait les études veulent commander les hommes. Si tu laisses une femme prendre le dessus sur toi et diriger ta vie tu es fini... » (*Walaande* : 18)

L'item (15) *mangé* perd son sens premier qui est celui de se nourrir pour prendre celui « d'ensorceler ». Ce sens devient contextuel car il est propre au français camerounais où l'on associe l'aptitude d'envoutement à l'action de « manger ».

Dans l'exemple (16), le verbe « fini » tel qu'il est utilisé par l'auteur ne veut pas dire la fin comme il est appréhendé par les dictionnaires de référence. *Fini* veut simplement dire avoir beaucoup d'ennuis. Il est généralement employé pour faire des mises en gardes.

Cette sous partie de notre travail nous a permis de mettre en relief les changements qui ont cours dans notre corpus. Il est perceptible à travers ces exemples que les auteurs font montre de leurs aptitudes à créer des sens nouveaux. Tous ces mots ont perdu leurs sens originels pour en acquérir d'autres. Ainsi, nous sommes d'accord avec la remarque que fait Chevrier (1999 : 115) « la langue ne nomme plus elle invente, elle ne se réfère plus au monde préexistant, elle engendre. ». L'usage de ces changements de sens est désormais une contingence dans la littérature francophone.

### 1.3. Les écarts morphosyntaxiques

Les changements que subit le français en francophonie est le résultat du contact des langues. Dans le but de présenter leur identité personnelle, les usagers de la langue française la territorialise à tous les niveaux. Cette territorialisation de la langue française l'éloigne progressivement de la norme de référence à tel point que la norme et l'écart se confondent dans un mélange homogène et non apercevable. L'indigénisation du français prend en compte les changements morphologiques voir syntaxique. L'écart et la création continue des néologies enrichi la langue d'une part mais surtout la rend dynamique.

#### 1.3.1. La translation linguistique

La translation linguistique est un procédé grammatical par lequel un mot change de catégorie grammaticale et en adopte une nouvelle. Tesnière (1966) emploie le mot « translation » ou transposition pour parler des mots « pleins » qui se retrouvent à assumer des fonctions autres que celles qui leur sont attribuées par la grammaire traditionnelle. Tesnière (1966 : 365) souligne que la classe de départ est appelée transférante et la classe d'arrivée transféré. Dans son œuvre *Le Christ selon l'Afrique*, Beyala emploie ce processus afin de distinguer sa plume des autres, et profite pour marquer la langue à sa manière en procédant à un changement stratégique des classes grammaticales de certains mots, telles que connues par la grammaire traditionnelle.

(17) « Il proposa un verre d'eau à une, et distribua un *tais-toi* de vin de palme à l'autre. » (*LCSA* : 113)

(18) « Maan m'attendait devant la porte très *caporal-chef*, bras croisés, jambes écartées. » (*LCSA* : 70)

L'extrait (17) permet de percevoir un passage du terme « tais-toi » de la locution verbale au nom quant à l'item (18) *caporal-chef*, il va du substantif à l'adjectif qualificatif. La translation dans cette œuvre est une représentation des appropriations linguistiques chez les auteures francophones, et démontre par ricochet que les femmes dans ce domaine cherchent à imposer leurs créations afin de se faire une place dans le monde romanesque.

### 1.3.2. Les calques syntaxiques

Le calque est généralement perçu comme étant la transposition lexicale d'une langue vers une autre. Le français parlé en Afrique laisse voir certaines structures qui ne respectent pas l'organisation structurelle des unités lexicales pour former des phrases en langue française. Dans l'expression de ses pensées, Djaili emploie plusieurs modalités tels que les modalités déclaratives, interrogatives et exclamatives. Nous notons que dans certains énoncés Djaili fait une transposition directe et exacte des structures phrastiques du fulfulde vers la langue française. Considérons les exemples suivants.

(19) « *Goggo Aissa ? C'est elle la sorcière ? C'est elle la mangeuse d'âmes ?* » (*MLMA* : 14)

(20) « *Goggo Aissa a mangé Moussa ? Goggo Aissa qu'on connaît si bien ? Goggo Aissa du quartier ?* » (*MLMA* : 14)

Toutes les phrases présentées sont employées à la modalité interrogative c'est-à-dire l'auteur attend une réponse de l'allocutaire. Si nous les observons de plus près nous comprendrons qu'il s'agit de l'interrogation totale donc la réponse devrait être soit oui ou non car les différentes interrogations portent sur toute la phrase. Toutefois nous constatons qu'il y a une certaine importation de la syntaxe fulfulde dans le français. Généralement en français les interrogations totales qui portent sur toute la phrase sont caractérisées par l'inversion du sujet. Ici on note que non seulement Djaili n'inverse pas le sujet comme dans l'exemple (20), elle met les points d'interrogation après les noms. Ces structures syntaxiques sont semblables à celles du fulfulde.

(21) « Il puait la bière. Il remua la tête en tous sens comme un zébu qu'on s'apprête à égorger et ses locks cambèrent sur son crâne. *D'où tu viens ?* dit-il en m'attrapant par le bras. Je n'ai pas de comptes à te rendre, Homotype. Je ne suis pas ta femme. Je te conseille de me lâcher. » (*LCSA* : 147)

(22) « Comment *que le bon Dieu peut-il permettre des choses pareilles ?* demanda une autre. Où va le monde ? Le monde s'en allait chez le prophète vivre le miracle de voir un homme de Dieu assassiné. » (*LCSA* : 209)

Dans l'extrait (21) l'auteure utilise *d'où tu viens ?* à la place de « d'où viens-tu ? » cette interrogation approximative est calquée sur la syntaxe bété (groupe de langue camerounaises) qui influence l'utilisation du français par l'auteur. Dans l'extrait (22), on note que l'auteure insère la particule « que » pour poser une question. Cette interrogation

est calqué des langues de l'ouest Cameroun où le « que » insérer dans l'interrogation a une place et permet de particulariser l'élément sur lequel la question est posée.

## **2. De la féminisation de la langue à l'insécurité linguistique**

Dans sa conception générale, l'insécurité linguistique renvoie au sentiment de culpabilité et d'incertitude que ressentent certains locuteurs face à leurs propres productions langagières ou pratiques langagières simplement parce qu'ils pensent que leurs productions sont fausses et ne cadrent pas avec la norme centrale. En d'autres termes, l'insécurité linguistique renvoie au sentiment d'illégitimité par rapport à sa façon de parler qui est comparés à d'autres formes jugées plus légitime. Le phénomène d'insécurité linguistique est étroitement lié à la présence de variétés de langues et leurs statuts ou hiérarchisation. Il apparait dès lors que le locuteur sait que la langue varie mais que les différents emplois qui sont le fruit de cette variation n'ont pas toutes la même valeur. C'est de là que provient le jugement de valeur et la hiérarchisation que les locuteurs portent sur leurs propres usages de la langue. Pour Derkouché (2019 : 12) l'insécurité linguistique est perçue comme étant « Le cas où le locuteur considère ses propres pratiques linguistiques tout en ayant la conscience qu'il y a un autre modèle plus prestigieux qu'il ne l'utilise pas et qu'il tente toujours de l'acquérir. ». Derrière chaque langue il y a une certaine représentation que les locuteurs ont de cette langue. Ces représentations peuvent être implicites ou explicite mais expriment à suffisance le rapport des locuteurs par rapport à cette langue. Ce rapport peut être un « attachement » ou « une répulsion ». Les femmes sont très souvent dans cette situation d'insécurité linguistique parce qu'elles passent plus de temps avec les enfants et apprennent à parler la langue qu'utilise les enfants dans leurs parlars au quotidien c'est pour quoi face aux hommes elles se sentent en situation d'insécurité linguistique. Nigel et Beauvais (2001 : 12) sont d'avis que : « les variantes non prestigieuses sont parfois utilisé plus fréquemment par les femmes que par les hommes. »

### **2.1. Des mobiles de l'insécurité linguistique**

Mise à part la condition de la femme, la femme sahélienne a une condition particulière. Qu'est ce qui est la cause de l'insécurité linguistique chez la femme en générale et la femme sahélienne en particulier ? Pour donner une réponse à cette question, J Taylor (1998 : 145) affirme que « Les communautés linguistiques isolées du siècle dernier, la question (celle de différence linguistique homme–femme) se posait nettement moins car les femmes tout simplement n'avaient pas accès au français standard ».

Aujourd'hui, la question sur l'insécurité linguistique chez la femme est devenue une réalité. Pour examiner les contours de cette question, il sera convenable pour nous dans cette partie de notre travail d'examiner en quoi l'ancrage de l'insécurité linguistique de la femme sahélienne porte à la fois sur sa condition existentielle et sur sa gestion du plurilinguisme.

#### **2.1.1. Les conditions d'existence sociale de la femme**

Depuis les traditions anciennes, la femme a toujours été considérée comme une personne en situation d'exclusion social. Ceci parce qu'elle est toujours exclue des situations de prises de décisions majeure. Ceci la met dans une condition d'insécurité sociale parce qu'elle ne peut prendre des décisions même celles qui la concernent directement. Parlant de l'exclusion sociale de la femme, Taos Amrouhe (1987 : 221) précise que : « tu es morte, tu te tais : tu es une fille » ce proverbe Kabyle exprime la

situation de la femme sahélienne au Cameroun. Il est le signal d'une forte mutilation de la parole chez la femme sahélienne ou la prise de parole est tabou et jugée inapproprié pour une femme selon l'ensemble des règles du Pulaku.

Face à cette violence et l'idée réductrice que les hommes se font de la femme, elle n'est pas à mesure de s'épanouir. Cette situation réductrice couplée avec sa condition socioprofessionnelle rabaissant et sa sous scolarisation générale la place inéluctablement d'avantage à une situation d'insécurité. À défaut d'être femme de ménage, la femme souffre du fait de n'avoir pas eu une scolarisation qui lui permet de se propulser dans le monde professionnel. Même quand elle en a eu un peu, le dogme religieux et la culture la rabaisse à une femme de ménage qui n'a rien d'autres à faire que d'attendre son « walaande » période où elle devrait se livrer à son mari, à son bourreau comme une chèvre à l'autel du sacrifice. Et très souvent cette position à laquelle l'homme la soumet est très inconvenante que de fois elle regrette de n'avoir pas fait les études. Mais l'homme fait tout pour la garder dans cette position d'infériorité afin d'avoir une main mise sur elle. Il emploi des arguments non avérés et mensongers pour garder la femme dans sa position de subordination.

Cette infériorité sociale a des conséquences sur le plan socio-économique et pousse les femmes à la quête d'une compétence linguistique. Les femmes sont privées d'une éducation scolaire et quand bien même elles en ont fait, certaines opportunités ne leurs sont pas offertes sous le prétexte qu'elles ne peuvent pas garder de secret ou encore elles parlent trop. À Partir de ce cliché, on comprend que la femme est animée par le désir de s'exprimer pour se libérer de ce mal être qui l'étouffe.

Vu cette situation on ne peut que comprendre le discours de la femme camerounaise est le reflet de la place qu'elle occupe dans la société place qui ne lui donne ni une sécurité socio-économique, ni une sécurité linguistique. Dans notre corpus, les images des femmes sont le reflet de la condition de la femme au Cameroun. Occupant toujours le second plan, toutes les chances ne sont pas les siennes pour pouvoir manipuler avec une certaine aisance la langue française. Cette position dans laquelle se trouve la femme camerounaise l'affecte psychologiquement. Le lien entre le mental de la femme et ses pratiques linguistiques nous amène à la psycholinguistique qui a pour objet d'étude le rapport entre le langage et le comportement verbal des humains. La relation entre le mentale de la femme et son insécurité sociale donne lieu à un mal être mentale de vivre dans un environnement dominé par des idées phallocrate. Dès lors, on peut dire qu'il y a un lien entre la faiblesse socio-économique de la femme sahélienne, son insécurité aussi bien mentale que sociologique et son insécurité linguistique car toutes ces insécurités sont la cause de son insécurité linguistique.

### **2.1.2. Le plurilinguisme et l'insécurité linguistique**

Le lieu géographique de la rédaction de notre corpus est la représentation même du multilinguisme du point de vue linguistique. Plusieurs langues entrent en contact et affecte les comportements langagiers des habitants. La multiplicité des langues favorise l'insécurité linguistique dans le contexte de communication des personnes de ces régions. La situation de polyglosie pose un problème de regard sur les langues en présence et en contact. Les statuts inégalitaires des langues qu'ils sont appelé à utiliser donne lieu au développement des perceptions de jugement de valeurs de leurs comportement langagiers. Dans notre corpus Aissatou Donna est en situation d'insécurité linguistique. Devant un blanc qui selon elle ne

parle qu'une langue étrangère (français) à sa langue maternelle (fulfulde), Gogo Aissa ne sait pas comment entamer la discussion. Considérons l'extrait suivant :

(23) « Elle ne voit pas comment elle peut échanger le moindre mot avec ce blanc. Elle ne connaît rien de leurs langues compliqué et doute que de son côté, il puisse s'exprimer en fulfulde. » (*MLMA* : 100)

Cet extrait illustre à suffisance l'insécurité linguistique des personnages en contexte de polyglosie. Car les personnages mis en scène n'ont pas confiance de ce qu'il maîtrise les langues de l'un ou de l'autre. La non maîtrise de la langue française par Aissatou donne lieu à un mutisme face à son interlocuteur dont elle croit ne pas parler sa langue maternelle.

La présence effective du code-switching et la non maîtrise de la langue de prise de parole dans le contexte du multilinguisme sont les principales causes de l'insécurité linguistique chez les personnages dans notre corpus. Si nous considérons l'exemple : « *Mariamajo viens avec moi il se fait tard.* » (*MLMA* : 100) nous constaterons que nous sommes en présence du code switching qui est la conséquence de la maîtrise approximative de la langue de prise de parole.

## 2.2. Les conséquences de l'insécurité linguistique

Le sentiment de ne pouvoir parler la forme prestigieuse d'une langue a un effet sur la personne qui est en situation d'insécurité linguistique et son interlocuteur. Dans le corpus nous avons constaté deux conséquences de l'insécurité linguistique. Chez Calixte Beyala on note que les interlocuteurs sont en position d'insécurité linguistique dans ce sens qu'ils n'arrivent pas à comprendre les néologismes dont l'auteure fait usage dans son roman. Nous l'avons intitulé insécurité linguistique de l'interlocuteur. Chez Djaili on note beaucoup plus le mutisme comme conséquence de l'insécurité linguistique.

### 2.2.1. Insécurité linguistique chez le lecteur

Si les écarts à la norme sont preuves d'une insécurité linguistique chez le locuteur (auteur), il est possible que ce phénomène surgisse également chez le lecteur. En effet, l'appropriation linguistique chez le lecteur peut parfois se traduire par une certaine créativité dont la source serait un manque d'identification à la langue employée. Les nouveaux éléments introduits ne sont pas forcément appréhendés de manière adéquate par le lecteur ce qui le mettra à son tour en situation d'insécurité linguistique. L'œuvre de Beyala qui se caractérise par une individuation marquée par la création de termes nouveaux, se veut porteuse d'éléments pouvant déclencher ce manque de repères linguistiques chez le lecteur.

(24) « Toute la famille se mit à parler comme pour expulser un trop-plein d'angoisse « Ce n'est pas des manières ça ! » mugissait-on. Et encore : C'est de la feymania (arnaque). On ne friponne pas à l'intérieur de la famille, dis ? » (*LCSA* : 243)

(25) « Les yeux du prophète se révolvèrent ; ses mains tremblèrent ; de sa gorge surgirent murmures et borborygmes, sans doute la langue des intercesseurs, des médiateurs et autres entremetteurs. C'était du latin, du grec ou du *ro-n-kemet*. » (*LCSA* : 115)

(26) « Autre fois, elles pouvaient marcher des heures, maintenant, même si elles refusaient de l'admettre, elles étaient devenues des Miss Courbatures, des maîtresses ès-exténuation, des agrégés *ès-épuisement*. Elles ne pliaient plus leurs genoux avec aisance, ne se contorsionnaient plus avec facilité, cherchaient leurs lunettes pour lire. » (*LCSA* : 144)

Femania tel qu'employé dans l'exemple (24) est une composition ayant pour racine « Feynman » issu du pidgin English. Cette réalité désigne un acte d'arnaque et d'escroquerie abusive. Il est généralement employé pour désigner les personnes sans emplois qui gagnent leurs vie d'une façon malhonnête. Le mot *ro-n-kemet* mentionné dans l'extrait (25) ci-dessus est une création, preuve d'une variation linguistique produite par l'auteure. Le mot crée signifie « langue incompréhensible » ou encore « parler en langue » c'est une dimension spirituelle que le pasteur atteint dans la prière et se met à parler une langue étrangère incomprise par les chrétiens et de fois même par le pasteur. Cette langue est généralement employée en contexte religieux et constitue un élément de persuasion pour endormir les chrétiens naïfs. Quant à la néologie *es épuisement* tel qu'employé dans dans l'illustration (26), il dénote tout simplement une personne experte en : « l'art d'être fatigué ». L'auteure emploie ce mot pour désigner ces femmes qui laissent paraître le poids de l'âge sur elles et ne parviennent pas à retrouver la vivacité qu'elles avaient dans leurs jeunesses.

Les expressions ici analysées constituent pour un lecteur non averti des éléments d'insécurité linguistique dans le sens que si ces mots n'existent pas dans le parler courant du lecteur, il ne pourra point les décoder. Cette difficulté de décodage met le lecteur en situation d'insécurité linguistique et lui donne l'impression qu'il y a une variété de la langue qu'il ne maîtrise pas et par conséquent l'exclut de cette communauté linguistique où cette variété est utilisée.

### 2.2.2. Le mutisme

Le mutisme est la timidité et le recours au silence. Plusieurs locuteurs en situation d'insécurité linguistique utilisent cette stratégie de peur de parler faux. Alors très souvent ils préfèrent se taire. Les personnages de Djaili ne sont pas mise à l'écart. Dans notre corpus, on note un manque d'échanges entre Aissatou et le Commandant pendant les premiers jours de leurs rendez-vous chez le commandant. Aissatou ne sachant pas parler français préfère se taire devant le commandant dont elle pense possède la bonne maîtrise de cette langue étrangère parlée dans son village par les « blancs » cette situation d'insécurité linguistique est généralement dissimulée par le : « pulaku » qui est l'ensemble des règles de bienséance Peule. Ces règles de bienséance interdisent à la femme de trop parler en présence d'un homme quand bien même elle a l'opportunité de s'exprimer parce que dans les cultures Peules, les femmes ne fréquentent pas les mêmes milieux que les hommes.

## 3. Implications des usages linguistiques féminins

Vectrice de culture, la langue est un élément fondamental et occupe une place de choix dans les débats ou causerie faisant référence à la culture. Langue et culture étant unies et indissociables, d'autres relations peuvent être envisagées ; telles que celles qu'entretiennent la langue et la littérature et celle qui existe entre la création littéraire et la culture, c'est-à-dire l'identité culturelle. La langue comme outil de communication est la meilleure forme d'expression d'un contexte et d'une culture. Ainsi, une langue transplantée peut revêtir l'identité du contexte de sa transplantation et ainsi s'adapter à la culture du lieu par les adaptations.

### 3.1. À la recherche d'une identité nationale

L'Afrique est un continent ethnique stratifié. Le Cameroun étant l'Afrique en miniature est victime de cette stratification ethnique. Contrairement à d'autres nations

ayant une seule ethnies, le Cameroun en possède plusieurs qui expriment plusieurs identités et littératures camerounaises s'il faut prendre en compte ou considérer cette multitude d'ethnies. Les écrivaines francophones ont pour point d'ancrage de leurs discours littéraire leurs cultures. Djaili Amadou Amal et Beyala ne faites pas une exception. Au regard de leurs emplois (de la langue française), l'observation qui se fait est celle selon laquelle leurs langues d'écriture les rattachent à une ethnies, une terre particulière. L'emploi de plusieurs langues en usage au Cameroun tel que le fulfulde, l'arabe, le pidgin English, le français et même l'anglais est l'expression réel d'un ancrage culturel et identitaire. C'est en fait le sentiment exprimé par les auteurs d'inscrire leurs œuvres littéraires dans une culture non seulement ethniques mais nationale. Ces particularismes camerounais participent à la de mise à nu de la connexion à la terre à laquelle les auteures veulent s'attacher. Ainsi, la langue ici est un instrument vecteur d'une identité particulière au Cameroun et les emprunts abondants favorisent l'expression d'un réalisme linguistique.

La langue est un élément constitutif de la nation. On ne peut parler d'une nation sans prendre en compte la langue parlée dans cette nation-là. Ainsi, la nation suppose une langue. Ceci est la même conception appréhendée par les linguistes et les spécialistes des sciences sociales. Certains linguistes se battent pour l'intervention dans les enseignements des langues nationales au Cameroun. Des chercheurs tels que Tadjéu avec le modèle PROPELCA qui suggère un trilinguisme extensif font apologie de de la mise en exergue de la culture camerounaise et par conséquent de la culture et de l'identité qui en résulte. À travers l'usage d'une langue colorée aux particularismes locaux, Djaili et Beyala s'approprient de façon consciente ou inconsciente de leur identité nationale et la révèle en même temps.

À travers la langue utilisée dans leurs œuvres, les auteures de *Munyal ; les impatientes* et de *L'homme qui m'offrait le ciel* parviennent à rédiger une œuvre dans laquelle tous les camerounais se retrouvent. Les usages particuliers au Cameroun que l'auteur puise dans l'imaginaire social camerounais expriment de leurs manières l'attachement que ces auteurs portent pour leur terre natale et pour leur peuple. Les choix linguistiques opérées par l'écrivaine fait l'ériger au centre des cultures camerounaises s'il y en a plusieurs et au centre de la culture camerounaise lorsqu'on en considère comme étant une unie et diversifiée. La réécriture du français par Djaili Amadou Amal et Beyala tenant compte des particularismes propres aux parlers camerounais les inscrit dans la quête de revendication d'une identité nationale camerounaise.

### **3.2. La langue comme une stratégie revendicative de la cause féminine**

Pour certains conservatistes et puristes, les paroles de Djaili sont une subversion à la religion musulmane et à la culture peule. Nous constatons à la fin de la lecture et de l'exploitation du corpus que la révolte et la lutte pour la revalorisation de la femme (qui depuis des siècles innombrables a été traité comme un meuble) n'est pas seulement thématique ou littéraires mais revêt aussi un aspect linguistique. Nous comprenons ainsi que l'usage des tabous verbaux et le non-respect de la norme linguistique par les auteures des textes exploités ne relève pas du hasard.

L'emploi des particularismes par ces écrivaines laisse présager une révolte contre les malaises sociaux. La langue dans les romans laisse entrevoir une protestation contre l'état de crise général qui sévit en Afrique. Cette Afrique victime d'insécurité, déchirée par la mauvaise gouvernance et l'instabilité sociale. Cette Afrique où les avions sont des « airs peut être. » (*MLMA* : 89) et où les droits de la femme surtout celle sahélienne sont bafoués par les

cultures et les croyances qui jusqu'ici sont dépassés et révolus. Au-delà de l'usage des mots néologies dépréciatif à l'égard de l'homme, les auteures présentent ce dernier comme un égoïste violent éternel insatisfait et indifférent vis-à-vis des douleurs et des peines des femmes. Dans sa victimisation de la femme elle questionne la culture et la religion qui sont pour elle un fardeau qui pèse sur les femmes et dont les femmes devraient se libérer pour vivre aisément leurs féminités. Les particularismes tels que *madame la docteur* sont employés par Djaili pour dénoncer la polygamie dont les caractéristiques sont l'envie, la jalousie, la trahison et l'insouciance. À travers un français camerounisé, de par les multiples emprunts linguistiques, les auteures parviennent à s'introduire dans l'âme de la femme camerounaise pour dénoncer leurs vécus quotidiens. Ici la littérature prend la forme des cris de revendications et exprime un malaise connu mais dont personne n'a le courage de le décrier. Labou Tansi (1983 : 111) réfléchissant sous cet angle note que : *Ce qui compte c'est ce qui dort sous les mots et non les mots eux même. Ce qui compte c'est qu'il y a sous les choses et non les choses elles-mêmes.* Les romancières par leurs écritures attirent non seulement l'attention sur leurs formes linguistique non orthodoxe mais réussit par ces formes à lever le voile sur les violences et les injustices faites à la femme car avec : « *Une telle écriture, la femme brise la chaîne de la tradition pour rechercher la liberté dans les structures nouvelles et dans sa culture. La représentation du monde n'est plus le bastion de l'homme qui y définit l'ordre du discours.* » (Kamsu, 2012 : 102).

Les écrivaines arrachent la parole la remodelassent à leur façon pour exprimer les malaises de toutes les femmes. Elles utilisent la langue comme un instrument de lutte et de liberté étant donné que dans beaucoup de sociétés africaines la violence linguistique est considérée comme une arme féminine contre les violences physiques infligées à la femme et elle est même souvent reconnue comme redoutable.

### **Conclusion**

Parvenu à la fin de cet article, qui avait pour but d'apporter notre contribution à l'utilisation féminine de la langue par les écrivaines camerounaises, nous avons pour objectif de décrire et d'analyser les implications des écarts langagiers observés dans le roman féminin camerounais. Le corpus choisi met en relief plusieurs particularismes linguistiques qui sont le reflet de l'utilisation de la langue française par les écrivaines camerounaises. Il ressort au terme de cette analyse que les marques d'usages linguistiques spécifiques aux écrivaines camerounaises exprime d'une part la réclamation de la copropriété linguistique et d'autre part la révolte contre les normes linguistiques et sociétales qui les emprisonnent dans un ensemble de dogmes et de pratiques culturelles abaissantes. La deuxième partie de cet article s'est intéressée à l'analyse du phénomène d'insécurité linguistique chez les écrivaines camerounaises. L'on peut en conclure que la femme recourt au mutisme dans les situations où elle pense que ses pratiques langagières ne sont pas prestigieuses. Pour combler ce vide, elle fait recours aux calques et aux emprunts qui met son interlocuteur (lecteur) dans une position d'insécurité linguistique. Il est également possible de constater que les écarts langagiers observés chez les écrivaines camerounaises ne relèvent pas du fait du hasard. Ils laissent voir en filigrane des objectifs cachés dont la revendication de la copropriété linguistique qui est une réclamation de l'usage égalitaire de la langue française (homme/femme), et l'usage de la langue comme une arme de lutte contre les injustices sociales à elles infligées. De manière globale, l'usage féminin de la langue française par les écrivaines camerounaises est une façon à elles non seulement de mettre en relief leurs identités culturelles et individuelles mais beaucoup plus une tentative d'utiliser la langue comme arme de combat contre les injustices sociales et langagières. Désormais la langue française et

même la société devrait non seulement considérer la femme mais leurs permettre de s'exprimer dans leurs identités collectives et individuelles.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Corpus :*

- LCSA = BEYALA, Calixthe, (2014), *Le Christ Selon L'Afrique*, Edition Albin Michel.  
MLMA = DJAILI, A, Amal, (2013), *Mistrijo la mangeuse d'ame*, Yaoundé, Ifrikiya.  
Walaande = DJAILI, A, Amal, (2017), *Walaandé, l'art de partager un Mari*, Yaoundé, Ifrikiya.

### *Repères bibliographiques:*

- ARMSTRONG, Nigel, BAUVOIS. Cécile, BEECHING, Kate (éd.), (2001), *La langue française au féminin. Le sexe et genre affectent-ils la variation linguistique ?*, L'Harmattan.  
BOUZIDI Boubakeur, (2010), *Néologie et Néologismes de formes dans le dictionnaire Le petit Larousse illustré*, Thèse de doctorat, Université FERHAT ABBA-SETIF.  
CHADELAT, Jean-Marc, (1996), « Pour une sociolinguistique de l'emprunt lexicale : L'exemple des emprunts français en anglais », dans *Cahier de L'APLIUT*, Volume XV, n° 4, pp. 16-27.  
CHEVRIER, Jacques (1981), *Littérature d'Afrique noir de langue française*, Paris, Nathan Université.  
DUBOIS et al, (2002), *Dictionnaire de linguistique*, Bordas, Larousse.  
KAMSU, SOUOPTETCHA, Amos, (2012), *Variations langagières dans les romans africains de la diaspora, une analyse des particularismes dans la plantation de Cayxthe Beyala*, Editions universitaires européennes.  
L'Équipe IFA, (1988), *L'Invention des Particularités lexicales du français en Afrique noire*, Paris, Col, université francophone, EDICEF, AUPELF-UREF.  
LABOV, William, (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit.  
LABOV, William, (1979), *Le parler ordinaire*, Paris, Éditions de Minuit.  
LAMBOU, Tansi, (1983), *L'Ante peuple*, Paris, Seuil.  
MARTINET, André, (1960), *Éléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin.  
MARTINET, André, (1980), *Éléments de linguistique générale*, seconde Edition, Paris, Armand Colin.  
NZESSE, Ladislav, (2008), « Le français en contexte plurilingue : le cas du Cameroun, appropriation glottopolitiques et perspectives dialectiques », dans *Franconia*, n°17, pp. 303-323.  
SAUSSURE, Ferdinand de, (1985), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.  
SARALE, Jean-Marc, (2008), « Processus de lexicalisation de quelques emprunts au Japonais Néologica revue internationale de la néologie », dans *Garnier*, n° 23, pp. 149-167.  
SIMO SOUOP, Adeline, (2009), *Variation du français au Cameroun : Approche sociolinguistique et syntaxique*, Thèse de Doctorat, Université de Provence.  
TESNIERE, Lucien, (1966), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.  
TOURNEUX, Henry et DAIROU, Henry, (1998), *Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature*, Paris, CIRAD.